

Au large de la Tunisie, le tombeau des migrants

Cinq embarcations ont chaviré en quelques jours, causant la mort d'une trentaine d'exilés subsahariens

REPORTAGE

SFAX (TUNISIE) - envoyé spécial

Amadou a la voix vacillante, submergée par l'émotion. De son havre provisoire de Sfax, ville portuaire située à 270 kilomètres au sud-est de Tunis, le jeune Guinéen, qui préfère être identifié sous ce nom d'emprunt, raconte comment il a côtoyé la mort, mercredi 22 mars, dans les eaux glacées du large. « Nous sommes partis vers 4 heures du matin, tout était normal, puis l'eau a commencé à entrer dans le bateau. Vers 7 heures, nous avons fait naufrage. » Il se souvient de tout : l'embarquement en pleine nuit sur une plage à proximité de Sfax, la longueur du bateau et la puissance du moteur, le départ vers les côtes de la Sicile. Puis, quelques heures plus tard, les vagues qui frappent violemment la coque, la panique, l'appel de détresse aux gardes-côtes tunisiens et, enfin, l'embarcation qui chavire, les corps en perdition. « Il y avait des petits bébés, ils sont tous morts », souffle-t-il.

Le jeune homme témoigne, vendredi 24 mars, assis sur un matelas à même le sol au milieu d'une dizaine d'autres migrants, dont quatre étaient à bord du même bateau. Tous ont trouvé refuge dans cette petite maison d'un quartier résidentiel de Sfax. Deux pièces : une chambre, où ils dorment tous, et une cuisine, sans compter les toilettes. A peine quelques mètres carrés entre lesquels on ne cesse de conter les drames et de décompter les morts.

« Regarde cette photo, c'est un ami qui a disparu hier », lance un jeune homme, brandissant son téléphone portable. « Moi, mon frère est mort en mer il y a deux jours », lui répond un autre, d'une voix timide. Ces derniers jours, les naufrages s'enchaînent. Au moins cinq, d'après des chiffres officiels tunisiens cités par Reuters, probablement plus, qui ont coûté la vie à une trentaine de migrants.

Amadou et ses camarades d'infortune ont été poussés à quitter la Tunisie à cause d'un climat hostile. Le 21 février, le chef de l'Etat, Kais Saïed, avait prononcé un discours contre « les hordes de migrants clandestins », qui a déclenché une vague sans précédent d'agressions racistes contre la communauté noire dans le pays. Pour ceux des Subsahariens ne pouvant – ou ne souhaitant – pas retourner dans leur pays d'origine, la traversée de la Méditerranée vers l'Italie s'est imposée. C'est le cas d'Amadou.

« Il y avait des petits bébés, ils sont tous morts »

AMADOU
migrant guinéen secouru
le 22 mars au large de Sfax

« [Kais Saïed] a fait sa déclaration, le 21, j'ai perdu mon travail de pâtissier, le 23, relate-t-il. Mon patron était très gentil, il me traitait bien, il me donnait de la nourriture. Mais, après le discours, il m'a dit : "Je ne peux pas prendre le risque d'avoir des problèmes." Il a bien essayé de m'arranger un contrat de travail pour que je puisse obtenir ma carte de résident, mais ce n'était pas possible. Il m'a payé ce qu'il me devait et je suis parti. » Deux jours plus tard, son bailleur le somme de quitter sans délai l'appartement où il vivait avec deux autres personnes. Amadou passe plusieurs jours dans la rue avant qu'un ami lui propose de l'héberger. Il se rejoint à Sfax dans cette maison.

Manœuvres dangereuses

Quatre de ses compagnons, présents dans la pièce, qui ont pris place à bord du même bateau, sont partis pour les mêmes raisons. Au total, 38 personnes se trouvaient dans l'embarcation lorsqu'elle a chaviré. Les survivants ont passé plusieurs heures dans l'eau, à la dérive, accrochés à des chambres à air. Ils ont finalement été secourus par les gardes-côtes tunisiens et ramenés à l'hôpital de Jebeniana, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Sfax. L'embarcation d'Amadou faisait partie d'un convoi de quatre bateaux. Deux d'entre eux ont fait demi-tour face aux conditions météorologiques difficiles. On n'a pas retrouvé trace du dernier, à bord duquel quarante personnes avaient pris place.

Il est difficile de mesurer l'ampleur de ce phénomène d'exode. A 186 kilomètres de là, l'île italienne de Lampedusa a enregistré près de 900 arrivées entre jeudi et vendredi, selon l'agence de presse italienne Ansa. Ce chiffre s'ajoute aux 12 134 migrants et réfugiés déjà débarqués du 1^{er} janvier au 19 mars en Sicile à partir de la Tunisie, soit dix fois plus que lors de la période correspondante de 2022. Et le nombre serait bien plus important sans la garde nationale maritime tunisienne, qui affirme avoir intercepté, en vertu d'un accord passé avec l'Italie, 2 034 personnes à bord d'une trentaine



Des migrants, lors d'une opération de la garde nationale tunisienne, au large de Sfax, le 28 octobre 2022. YASSINE GAIDJANADOLU AGENCY/AFP

d'embarcations pour les seules journées de mercredi et de jeudi. Mais, derrière ces chiffres impressionnants, de plus en plus de témoignages pointent du doigt le comportement des gardes-côtes.

Assis à côté d'Amadou, Ousmane – également un nom d'emprunt – a, lui aussi, frôlé la mort, le 23 mars. Il était parti à l'aube de la même région en compagnie d'une cinquantaine de personnes. Son embarcation a été rattrapée par un canot semi-rigide de la garde nationale maritime. « Avant de partir, le conducteur du bateau nous a dit qu'il avait été intercepté trois fois et qu'il ne comptait pas se faire prendre », témoigne-t-il. « Quand les gardes-côtes sont arrivés, ils nous ont crié d'éteindre le moteur. Ils ont sorti une longue barre de fer et ont tapé sur le moteur. Puis ils ont essayé d'attraper le moteur avec une corde, mais ça n'a pas marché. Ils ont jeté des bouteilles d'eau sur nous pour nous faire mal. »

La garde nationale entreprend des manœuvres dangereuses. « Quand ils sont venus par le côté droit, on s'est éloignés par la gauche. Puis ils revenaient par la gauche et l'on partait vers la droite. On zigzagait comme ça. Comme ils ont des moteurs puissants, on ne

pouvait pas leur échapper. C'était comme s'ils jouaient avec nous. Ils envoyaient des vagues sur nous. » Après plusieurs vaines tentatives, les garde-côtes percutent violemment l'embarcation, qui chavire. « C'était volontaire », affirme Ousmane, sur un ton catégorique.

« Je me suis retrouvé dans l'eau directement. J'ai vu les enfants, les femmes qui criaient. La garde nationale a commencé à nous repêcher, mais ils n'étaient que cinq. Le temps qu'ils nous sortent de l'eau, plusieurs se sont noyés. J'ai vu au moins six morts, ils ont laissé les corps. » Les survivants sont transférés sur une embarcation plus grande, où ils retrouvent d'autres migrants secourus dans d'autres opérations : au moins plusieurs centaines, estime Ousmane.

« Comportements violents »

Ce dernier n'a pas pu filmer l'accrochage, mais une vidéo diffusée sur les réseaux sociaux montre une scène similaire. On y voit un homme en uniforme, debout sur un canot semi-rigide de la garde nationale immatriculé « GN 648 », frappant violemment un bateau de migrants à l'aide d'une longue barre de fer. En décembre 2022, un collectif d'organisations de la so-

Le 21 février, le président tunisien s'était exprimé contre « les hordes de migrants clandestins »

ciété civile, dont le Forum tunisien pour les droits économiques et sociaux et Alarmphone, la ligne de détresse à destination des migrants, dénonçait déjà « des comportements violents de la part des autorités tunisiennes lors de leurs opérations d'interception en mer » après avoir recueilli de nombreux témoignages similaires. Houssem Eddine Jebabli, le porte-parole de la garde nationale, avait balayé les accusations, appelant quiconque aurait des preuves à saisir la justice.

Le canot semi-rigide « GN 648 » est stationné sur le quai de la garde nationale d'El Louza, petite bourgade de pêche située à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Sfax. Camionnettes frigorifiques pour le transport de

poisson et grandes plages désertes : c'est ici qu'Amadou et ses compagnons ont été débarqués après leur naufrage. À l'entrée du port, les épaves de bateaux en métal – plusieurs dizaines – utilisés par les migrants, faute de bois, s'entassaient. Soudain, le bruit d'un pick-up de la garde nationale vient briser le calme ambiant. Sa benne est chargée de plusieurs moteurs de 40 chevaux, les mêmes que ceux utilisés par les migrants.

Ici, les pêcheurs sont devenus malgré eux témoins et acteurs de ce drame. « A chaque fenêtre de beau temps, il y a des centaines de migrants en mer », raconte un villageois adossé à la devanture d'un café fermé pendant le ramadan. Deux jours plus tôt, alors qu'il pêchait, il a secouru une femme et sa fille à la dérive depuis quarante-huit heures. « Elles ont survécu grâce à une chambre à air », précise-t-il. Avec l'été qui approche, période propice aux départs en raison d'une météo généralement plus clémente, le pêcheur redoute une augmentation des drames. ■

NISSIM GASTELI

Le Monde Afrique

Retrouvez en ligne l'ensemble de nos contenus